Document generated on 08/10/2025 1:18 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Nicolas Charette, Nadine Bismuth, Éric Simard

Michel Lord

Number 135, Fall 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/62274ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lord, M. (2009). Review of [Nicolas Charette, Nadine Bismuth, Éric Simard]. *Lettres québécoises*, (135), 35–36.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

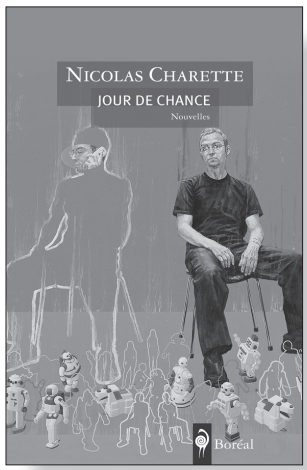
MICHEL LORD

☆☆☆

Nicolas Charette, *Jour de chance*, Montréal, Boréal, 2009, 226 p., 24,95 $.

De tout et de rien

Il y a un peu de tout dans les seize nouvelles du premier recueil de Nicolas Charette, professeur de littérature au collège Champlain. Il semble même avoir voulu tout y mettre pour ne rater aucune cible : des histoires de joueurs compulsifs sur Internet, de hockey, d'hommes obsédés par leurs muscles, d'alcooliques et de drogués, de bordel, de tirage de cartes, d'amours impossibles, de maladie, de mort, de suicide, et parfois de rien du tout ou presque, comme dans la nouvelle éponyme qui clôt le recueil, « Jour de chance », laquelle prend la forme d'une simple description d'une soirée dans un dépanneur où travaille un jeune obèse qui se sent raté. Entre une cliente, la bière, les billets de loterie et les revues pornos, une vie qui se résume à l'art du rien.



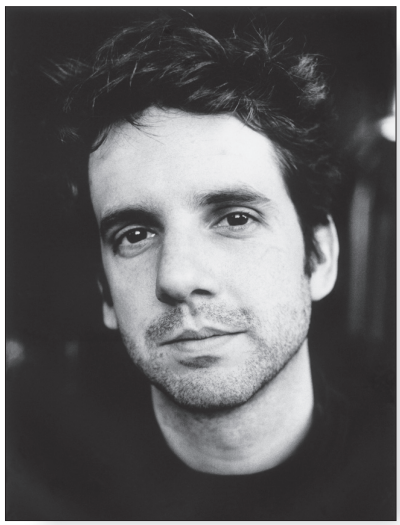
Certains autres parlent également de peu, de la banalité d'un quotidien qui pèse trop lourd ou trop peu une fois que l'on a cessé de se livrer à des excès. Dans « Je t'aime encore », un homme rencontre une ex-amante qui l'aime encore, mais ne peut oublier ce qu'il lui a fait. Il buvait beaucoup, l'avait battue. Ils se quittent à jamais. Dans « Une mince affaire », un homme, sobre depuis dix ans, quitte son chantier de construction un vendredi soir, alors que les autres ouvriers vont tous à la taverne. Lui, il va chercher sa fille de dix-sept ans, mais il la voit partir avec un beau jeune homme en voiture sport de luxe. On le sent malheureux à la maison, seul, avec l'envie de boire, mais rien ne se passe.

TOMBER À RIEN

Le motif du vertige, de l'anxiété et du désespoir parcourt le recueil. Le joueur, dans la finale de « Ozzman75 », se trouve étourdi, anxieux. Il pense à sa femme, à ses enfants, à sa banque avec qui les ponts sont coupés…

« La vie en rose » illustre le cas d'une femme, veuve, qui se perd dans le ménage, sans doute pour oublier la perte de son homme, mort du cancer. Elle sent dans son ventre un point (un cancer ?) qu'elle engourdit avec du cognac, alcool préféré de son mari. En écoutant *La vie en rose* de Piaf, elle finit par pleurer en pensant toujours à son homme.

« Propre » exploite le motif du désespoir à sa limite dans la description de la dernière journée d'une femme. Elle semble faire le ménage de son appartement juste avant de déménager, mais en fait c'est le prélude au suicide dans la rivière toute proche.



NICOLAS CHARETTE

BOUGER POUR RIEN

Ailleurs, les maniaques du muscle vivent des expériences diverses. « Mise en forme » présente le cas d'un jeune homme obsédé par son corps, sa musculature. Il va au gymnase, mais a du ressentiment face à deux colosses. Il rêve de les frapper, mais ne fait rien.

Dans « Trou de mémoire », un homme se réveille très courbaturé le long d'une autoroute. Il ne sait pas comment il s'est retrouvé là, fait des efforts pour se remettre sur pied. Très musclé — autre obsédé du gymnase — il boit aussi énormément, et s'apprête à recommencer à fêter ce soir-là.

Parfois, plus rien ne reste, et cela peut donner, comme dans « Ma mère sent bon », une nouvelle fort émouvante. Devant la tombe de sa mère, le narrateur se remémore sa relation difficile avec celle qui buvait, était vulgaire, ne s'occupait pas de lui. Un jour, alors qu'elle était sobre, elle lui avait confié que son propre père couchait avec elle, l'exploitait honteusement, et qu'elle se sentait sale et buvait pour oublier. Ils s'étaient réconciliés.

Il y a chez Charette comme un vertige devant le vide de la vie, rempli par diverses actions — boire, faire de l'exercice, le ménage —, ou par rien du tout. En ce sens, le recueil exemplifie l'ère du vide qui est la nôtre.

☆☆ 1/2

Nadine Bismuth, *Êtes-vous mariée à un psychopathe ?*, Montréal, Boréal, 2009, 230 p., 22,95 $.

Décalages amoureux

Le titre du deuxième recueil de Nadine Bismuth porte à faux. Certes les hommes ont leurs côtés bizarres dans ces dix nouvelles, mais les femmes le sont tout autant. Les couples sont tous impossibles.

Ainsi, dans « Reviens, Julien ! », la narratrice est angoissée, mais vit dans la légèreté, « cess[e] de prendre [s]es médicaments » (p. 58), sans qu'on sache pourquoi. Puis l'amant revient, et la vie continue comme si de rien n'était.

Autre exemple dans « Hommes infidèles, femmes tristes », où la narratrice écrit des courriels à une amie. Plutôt inconsistante, elle se dit d'abord heureuse d'être en vacances avec son mari, même s'il est arrivé une histoire peu avant. Puis elle dit tout le mal qu'elle peut de son mari qui la trompe à nouveau. Venimeuse, elle prévient même sa copine des agissements peut-être légers de son mari, puis revient à de bons sentiments envers le sien, mais le trompe avec un employé de l'hôtel. Bref, tout et n'importe quoi, l'inconstance incarnée.

NADINE BISMUTH

COUPS DE GRIFFES…

La vie en solitaire n'est pas plus rose. Dans « Ça vous ennuie déjà ? », la narratrice décrit à petits coups de griffes sa situation de célibataire, et en vient à énoncer une morale pseudo-mythique : avant, les célibataires étaient déesses, sirènes, maintenant, elles sont tout et n'importe quoi, car tout s'est « détraqué » (p. 21).

En règle générale, les nouvelles ont une forte teneur en description d'états de faits troublants au sein de couples qui, dans l'ensemble, ne s'entendent jamais, les femmes étant le plus souvent cocues. Ainsi, « Décalage » montre une narratrice qui en veut à son mari qui l'a trompée avec une étudiante. Mais le discours bifurque sur la description de la visite d'un ami que sa femme a quitté à Paris, mais qui veut qu'il revienne, téléphone tout le temps au Québec, le harcèle. Pendant ce temps, les choses se compliquent entre la narratrice et son mari, fâché qu'elle ait lu certains de ses courriels incriminants. Le tout, rempli de détails de la vie quotidienne, repas, vins, ordinateurs, raconté de manière vive et avec le ton à la fois détaché et mi-sérieux, mi-sarcastique d'une narratrice qui travaille à la traduction d'un texte sur les pneus increvables. Les hommes, eux, sont crevables. Comme dans « La file d'attente », qui met en discours deux filles qui ont des difficultés avec leur copain : « Gars à problème […] Beau pléonasme » (p. 94), dit l'une d'elles, dans un récit constitué des détails de leurs démêlés avec leur amant, très descriptif de situations qui tournent toutes mal.

Finalement, dans la nouvelle éponyme « Êtes-vous mariée à un psychopathe ? », la narratrice, dans un scénario qui se veut réparateur, cherche à rendre sa fille à nouveau heureuse en mettant en place un « programme » au terme duquel elle tomberait amoureuse d'un homme de meilleure facture que son mari, qualifié de psychopathe pour des raisons farfelues.

Le discours demeure en général fascinant, mais il pourrait être plus resserré, la narration se perdant parfois dans des détails inutiles à l'économie de la nouvelle.

☆☆

Éric Simard, *Être*, Québec, Septentrion, coll. « Hamac », 2009, 156 p., 17,95 $.

Fuir, là-bas, fuir…

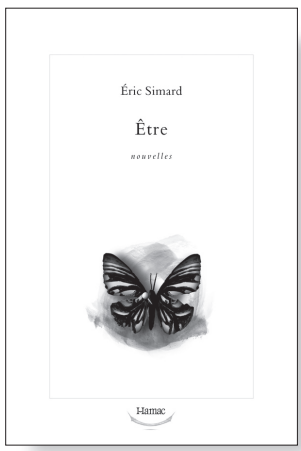
Après deux romans, Éric Simard nous offre un petit recueil de nouvelles constitué de quinze textes portant tous pour titre un verbe à l'infinitif. Et pourtant, tout est très précaire dans ces portraits de vie d'êtres, jeunes et vieux, qui se débattent avec l'impossible et fuient un milieu hostile.

ÉRIC SIMARD

Dans « Vivre », un garçon ne veut plus retourner à l'école où il échoue à toutes ses matières. Sa mère ne s'occupe pas de lui, les enseignants le harcèlent, il étouffe. Il va faire l'école buissonnière. « Rêver » illustre la dérive d'un garçon de douze ans, maltraité par son père et qui s'enfuit de la maison, va errer dans la grande ville où il se perd avec un gang de rue dans le larcin, l'alcool et les drogues. À bout de tout, dans « Haïr », un garçon vit dans la haine de tout, mais se perd dans le sexe et finit par en mourir.

UN INFINITIF PRÉSENT

Les adultes aussi cherchent à fuir leur milieu. Dans « Aimer », une femme n'en peut plus de vivre dans la routine du ménage et de l'attention à donner au mari et aux enfants dont l'un l'a déjà traitée de folle. On pense qu'elle va se suicider, mais elle s'apprête plutôt à faire ses bagages. Certains demeurent prisonniers de leur situation, comme dans « Mentir », qui raconte le drame d'une jeune fille de dix-sept ans, enceinte en 1957 dans le Québec étroit d'alors. Sa mère la force à porter un corset et donne l'enfant en adoption.



Pour d'autres, la fuite a été effectuée par un autre personnage. Ainsi, dans « Penser », la nouvelle semble décrire la vie d'un célibataire à la vie rangée et heureuse, mais la chute révèle que sa femme l'a quitté la veille. Il fait tout pour ne pas penser.

Certains se rendent compte qu'en finir avec la solitude, la fuite en avant, relève de la chimère. « Partager » illustre ainsi le cas d'un homme qui vit seul et heureux depuis toujours, mais qui rêve d'être avec une femme. Un jour, il croit qu'une voisine pourrait être celle-là, mais il se rend compte que ça gâterait son existence.

Le recueil, construit comme en decrescendo, se termine sur des notes tragiques avec « Vieillir », où un vieil homme invalide repense à sa vie difficile d'ouvrier manuel et à son enfance avec un père affreux qu'il a encore le goût de frapper.

Enfin, « Mourir », dédié à Pauline Julien, brosse le tableau de la fin d'une femme aphasique qui ne rêve plus que de mourir pour fuir enfin une vie insoutenable.

Toutes les nouvelles sont rédigées au présent de l'indicatif, ce qui uniformise le discours et aplanit les reliefs, autrement bien réels, dans ces instantanés de la condition humaine.